

L'ARRIVEE DU TRAIN DE MARCHANDISES

C.Molina

J'ai la certitude d'avoir vécu mon enfance dans un climat de «far-west». Par certains côtés des choses nous y étions plongés totalement et principalement lors de l'arrivée du train de marchandises venant du sud.

Si nous pensons marchandises, nous nous demandons bien ce que les Hauts Plateaux pouvaient nous offrir? Cette étendue désertique n'était certainement pas vouée à l'agriculture. Pourtant elle exportait vers le littoral ce qu'elle pouvait offrir en matière de plantes. Suivant les saisons, elle nous donnait des trains complets d'alfa qui était un vrai trésor pour les habitants de cette région. Cette graminée, que l'on retrouve aussi sur les hauts plateaux espagnols, secs et arides, est à la base de la fabrication de papier de luxe. Des trains complets arrivaient à la gare de marchandises. Les ballots d'alfa étaient transbordés sur des wagons de marchandises de la voie large et prenaient la direction du port d'Alger. Là ils étaient chargés sur des bateaux en partance pour la Grande Bretagne devenue maîtresse dans la transformation de cette plante. Elle en faisait du papier de grande qualité qui était tout simplement réexpédiée vers ...la France!

Cette activité permettait à bon nombre d'individus de trouver là des ressources. Des équipes se chargeaient de récolter ces plantes sur les hauteurs. Par groupe de 4 à 5 personnes elles coupaient ces graminées, sans les arracher pour qu'elle puisse «repartir». D'autres confectionnaient les ballots et les ramenaient à dos de chameaux jusqu'à la gare la plus proche. Puis ces ballots étaient chargés, transportés jusque chez nous et repartaient vers l'Europe. Beaucoup de main d'œuvre était nécessaire pour accomplir toutes ces manœuvres. Lors des déchargements successifs, il faisait chaud. Le soleil implacable faisait transpirer tout le monde. Pourtant il fallait bouger, décharger, porter pour recharger, ranger des tonnes et des tonnes d'alfa. Le travail se faisait malgré tout avec une petite pose, à midi, pour déjeuner. Il fallait que tout soit déchargé pour le train du soir vers Alger.

Le transbordement se faisait sur un terrain en terre battue, vulgaire terre, jaune, fine, qui se soulevait au moindre passage des pieds. Elle ne demandait qu'à «s'envoler» sous les pas des travailleurs. Ceux-ci vivaient dans une espèce de nuage de poussière qui aurait pu être pris pour une aura tellement que la scène qui se déroulait avait quelque chose d'irréel! Ce nuage desséchait les gorges des travailleurs. Beaucoup avaient des gourdes d'eau, gourdes entourées d'un chiffon

que l'on humidifiait pour que l'évaporation joue le rôle de «réfrigérateur». Il faut avouer que le résultat était loin de celui escompté! Je passe sur les cris, les appels, les signes et les ordres.. Ambiance «far-west» assurée.

Plus tard, une usine de transformation de l'alfa en papier vit le jour. Elle fût construite à Baba-Ali, à une vingtaine de kilomètres avant d'arriver à Alger. L'alfa était en partie traitée sur place et le «papier vélin » summum du papier très fin, sortit de nos usines algériennes. On continua tout de même à livrer l'Angleterre, l'usine de Baba-Ali n'ayant pas la capacité d'absorber tout l'alfa qui était récolté.

Nous avons parlé de l'alfa qui formait une grosse part des marchandises arrivant à la gare, je pense qu'un autre point fort était l'arrivée de trains complets de moutons. On ne peut s'imaginer ce que peut être un été sur les hauts plateaux pour des bêtes. L'élevage du mouton se faisait en grand. Les bergers arabes déambulaient sur ces vastes plaines à la recherche des moindres pâturages, certes, mais surtout des points d'eau chose très rare. L'été, l'assèchement de ces quelques sources de jeunesse, avaient un effet totalement désastreux pour nos éleveurs. On confectionnait bien quelques points de ravitaillement en eau mais ils étaient vite insuffisants. Les moutons commençaient à maigrir, voire à mourir. Les bergers n'avaient alors plus qu'une solution, descendre tous les troupeaux vers le littoral pour qu'ils survivent à l'été ! Ils n'avaient qu'un moyen de transport: le train.

Vous connaissez l'expression «tasser comme des moutons»? C'est une expression que je crois bien connaître pour l'avoir vu en application! Les bêtes étaient entassées par dizaines dans des wagons qui n'avaient pas de toit, de simples wagons de transport d'animaux. Ils étaient serrés les uns contres les autres et «on en mettait» tant qu'il était possible d'en mettre ! Les portes fermées les bêtes restaient ainsi debout, sans bouger jusqu'au terme du transport. Le temps du chargement, le temps du transport par train, il se passait bien parfois trois ou quatre jours où ces bêtes ne mangeaient pas et encore moins elles ne buvaient pas! Vous pensez dans quel état de fatigue elles pouvaient être lorsque enfin les portes s'ouvraient sur l'esplanade de la gare prévue pour la réception des moutons!

Pensez, le train arrivait vers les seize heures. Il fallait faire vite pour reconstituer les troupeaux, les faire sortir de la zone de la gare et même les acheminer vers d'hypothétiques champs qui les recevraient. Ils étaient «sortis manu militari » par les bergers eux même qui les lançaient du haut du wagon où ils s'étaient introduit pour activer la manœuvre! Les moutons sortaient tout heureux de retrouver un peu d'espace et la terre ferme. Ils bêlaient et donnaient un véritable concert de voix auxquelles se mêlaient celles des bergers qui criaient, sifflaient et donnaient des ordres aux chiens. C'était une vrai ruche

où tous les acteurs avaient leur place, mais pour un non initié, c'était avant une grande cohue, non maîtrisée, pleine de bruits. Le tout se passait dans un nuage de poussière soulevé par ces centaines de pattes. Le soleil, bas sur l'horizon à cette heure là, disparaissait parfois tant le nuage de poussière était grand. Bien sûr cette vaste débandade entraînait des drames. Certaines bêtes, trop fatiguées, épuisées par ce long transport, n'arrivaient plus à marcher, elles se traînaient lamentablement, essayant malgré tout de se relever, mais épuisées elles restaient là malgré les coups de gourdins des bergers! C'était un spectacle insupportable pour nous, spectateurs. Les bergers ne pouvaient pas attendre que les bêtes se refassent une santé. Un certain commerce s'installait: les bouchers venaient assez souvent pour acheter, à moindre prix, bien sûr, ces bêtes défaillantes qui terminaient sur les étals les jours suivants. Quant au reste du troupeau, il finissait souvent par être acheminé par la voie large (toujours ce transbordement) jusqu'à Alger et partait vers d'autres horizons, métropole ou autres pays européens. Les bergers ne partaient pas. Ils se contentaient de revendre l'ensemble du troupeau à des grossistes spécialisés qui les attendaient sur les quais du port d'Alger. Ceux-ci se chargeaient d'affréter un bateau et de leur faire traverser la Méditerranée. C'est d'ailleurs à bord d'un de ces bateaux que j'ai rejoint la métropole lorsque je suis rentré dans l'administration de Postes, bien plus tard.